

L'EDUCATION D'UNE PRINCESSE AU XVIIIÈME SIECLE

J'ai un faible pour le XVIIIème siècle toujours si intéressant à étudier: plus on lit les mémoires et les souvenirs de cette époque, plus la curiosité en éveil est avide d'en connaître davantage, plus le détail des faits et des événements devient captivant et plus on désire se familiariser avec les personnages d'une époque si généralement féconde, où le rôle de la femme dans la société était si important. Important, oui, puisque nous voyons certains groupes de femmes exercer une réelle influence sur la littérature française. Beaucoup écrivant pour leur satisfaction personnelle et pour plaire à la société de leur temps, n'ayant jamais rêvé que leurs écrits pussent être publiés un jour, ce qui leur donne un intérêt plus particulièrement piquant.

Quelques-uns des meilleurs ouvrages des siècles passés sont dus à des auteurs amateurs qui, en essayant d'amuser leurs amis et leur entourage ont laissé des chefs-d'œuvre impérissables. Quelle éducation avait donc si bien préparé les jeunes filles à exercer une fois mariées une telle prépondérance? Où avait-elles puisé cet art consommé des usages et du bon-ton, l'habitude de cette conversation qui effleurait les sujets les plus légers et les plus graves avec tant d'aisance et de bonne grâce? C'est ce que je vais m'efforcer d'indiquer dans cette étude sur l'éducation d'une princesse au dix-huitième siècle.

Les mémoires de la princesse Massalska, plus tard princesse de Ligne et plus connue sous le nom de comtesse Potoka, sont excessivement curieux sous ce rapport, et c'est dans ces mémoires qui vont de son entrée au couvent à l'âge de neuf ans, jusqu'à son mariage à l'âge de quinze, que je puiserai plus particulièrement pour vous faire pénétrer

dans l'intimité de cette enfant espiègle et charmante, intelligente et malicieuse qui fait connaître avec tant de verve et de franche gaité ses qualités et ses défauts, sans oublier ceux et celles des autres, ses joies et ses petits chagrins.

Hélène, princesse de Massalska, était Polonaise; orpheline de bonne heure, elle fut confiée à la tutelle de son oncle, le prince Massalski, évêque de Wilna. Ce prince évêque venait d'être compromis dans la récente révolution de Pologne et contraint de fuir secrètement pour éviter une arrestation; il emmenait dans sa fuite, la jeune princesse âgée de neuf ans et son neveu plus jeune qu'Hélène. Il se dirigeait vers la France. Son premier soin en arrivant à Paris, fut de rendre visite à la célèbre Madame Geoffrin qu'il avait connue en Pologne, lors de son récent voyage. Il l'informa de sa disgrâce, de son départ précipité, de la tutelle dont il était chargé et s'enquit des meilleurs établissements d'éducation pour y placer son neveu et sa nièce. Madame Geoffrin toujours prête à rendre service, se chargea de placer les enfants. Elle choisit l'Abbaye-aux-Bois pour la fillette. C'était, à cette époque, le plus grand couvent de France, il était destiné aux jeunes personnes appartenant aux familles les plus riches et de la plus haute noblesse. Toutes les dames chargées de l'éducation des pensionnaires portaient les plus grands noms du royaume. La musique, le dessin, la peinture y étaient cultivés avec le plus grand soin.

L'Abbaye possédait un beau théâtre, de nombreux décors et des costumes d'une grande richesse. Molé et Larive, élèves de la grande tragédienne, Mlle Clairon, donnaient des leçons de diction, de lecture à haute voix; les ballets étaient dirigés par les premiers danseurs de l'Opéra. Tous les professeurs étaient étran-

gers à l'Abbaye, sauf ceux de botanique et d'histoire naturelle. Les dames surveillaient seulement le travail des pensionnaires et assistaient aux leçons.

Hélène, princesse de Massalska, fit son entrée à l'Abbaye-aux-Bois, un jeudi de l'année 1773, madame Geoffrin et le prince-évêque l'accompagnaient; pendant que ceux-ci s'entretenaient avec madame l'abbesse et madame de Rochechouart, la première grande maîtresse, la Mère Quatre-Temps, emmenait la petite Hélène pour lui faire revêtir l'habit de pensionnaire. Elle revint bientôt à la grille du parloir pour faire ses adieux à son oncle et à madame Geoffrin qui la trouvèrent très gentille dans son nouveau costume. Elle fut ensuite présentée aux pensionnaires qui s'empressèrent autour d'elle et la regardaient un peu avec curiosité, sachant qu'elle arrivait de la Pologne. On lui faisait mille questions, auxquelles elle ne répondait pas, observant tout, entendant tout, mais n'ouvrant pas la bouche. L'une disait: "Pauvre petite, elle ne sait pas le français; faut lui faire parler polonais, pour voir quelle langue c'est!" — "Oui, disait une autre, elle arrive de la Pologne, il paraît que c'est bien loin. Ah! que c'est drôle une Polonaise!" Cependant, l'une d'entre elles, mademoiselle de Montmorency, la prit sur ses genoux, et tout en lui caressant les cheveux, lui demanda si elle voulait bien qu'elle fût sa petite maman? De la tête, elle fit signe que oui. Elle se laissa caresser par toutes les élèves qui lui apportaient de petits présents, des pelotes, des soufflets pour mettre les épingles. A l'heure du souper, la glace étant enfin rompue, la Mère Quatre-Temps la mena par la main au réfectoire, mademoiselle de Choiseul, la nièce de l'ancien ministre, la fit placer près d'elle et soudain, voilà qu'elle